





*PHILIPPE DAVID*

SACRIFIE LEU

*ROMAN POLICIER*



## Texte intégral

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Année 2018



## SACRIFIE LEU

### Chapitre un

La pénombre était tombée sur cette petite ville de province. En cette fin d'automne, le froid avait favorisé l'isolement des ruelles. Pourtant, quelque part, un petit brin de femme redoublait d'efforts pour sortir. Sous tension, ses jambes frémissaient. Ses bras, dont on devinait les os sous la chair, s'agitaient sans compter. Elle mino-rait la fatigue qui pourtant l'éprouvait. D'une grande fébrilité, elle tentait d'organiser au mieux sa valise afin d'y faire tenir toutes ses affaires. Elle reniflait. Ses yeux noisette se noyaient sous l'émotion.

Le stress accélérail le battement de son cœur. Elle vida le dernier tiroir de la commode puis s'arc-bouta avec rage pour fermer sa valise. Elle voyait déjà défiler le film du passé avec nostalgie. Une larme s'échappa finissant de s'échouer sur sa plate poitrine. Elle jeta un œil par la fenê- tre et poussa aussitôt un petit cri de stupeur en portant la main sur la bouche pour contenir son effroi. Son regard ne se détachait pas du 4X4 garé dans la rue. Les veilleuses encore allumées comme par provocation, lui glacèrent le sang. La combustion d'une cigarette se devinait à travers l'obscur pare-brise. Fuir cette ville pour gagner la liberté lui sembla soudain très compliqué. Elle enfila un gilet puis son manteau qui lui couvrait à peine les genoux. Elle arracha le bagage de son lit. Sous le

poids, son bras s'étira et ne sut le retenir. Elle grimaça. Toute sa vie était contenue dans cette valise.

Anxieuse, elle consulta sa montre, seul bijou et objet de valeur qu'elle possédât. Elle sortit de la « *piaule* » puis verrouilla la serrure sans retirer la clé. De la musique s'échappait d'une porte. Sa tête était inclinée pour équilibrer la charge. Elle traversa un réfectoire puis ouvrit une fenêtre. La cour était plongée dans l'obscurité ce qui, paradoxalement la rassura. Elle jeta le bagage par-dessus le rebord qu'elle enjamba. Hésitante, appréhendant le petit mètre de hauteur, elle finit par s'élancer avec toute l'énergie du désespoir. Elle atterrit sur le gravillon, d'où elle rebondit terminant sa chute sur l'épaule. Elle n'exprima aucune douleur, se releva et bras tendu, fouilla à tâtons le sol à la recherche de son bagage. Des rires s'échappèrent d'une autre fenêtre alors que le générique d'une émission retentissait. Elle se courba, veillant à passer inaperçue. Elle rejoignit ainsi la rue. La chair de poule lui fripait la peau. Elle boutonna son manteau. Tout près de là, le véhicule tout-terrain était toujours stationné au même endroit. Une peur tenace et indéfectible la secouait. Une plainte s'échappa de ses lèvres comme si ce qui lui arrivait, dépassait l'entendement. Puis, pas à pas, bifurquant d'une rue à l'autre sans se retourner, son souffle s'améliora. Elle distingua l'abribus avec soulagement. Comment aurait-il pu disparaître ? Elle sourit de sa stupide évocation. Une brise souleva ses mèches courtes.

Elle déposa sa valise sur le banc et sortit de sa poche le porte-bonheur offert par son amoureux. Elle malaxa la pièce de monnaie anxieusement dans le creux de sa main

puis la serra comme pour s'encourager. Transie d'angoisse et de froid, elle pria pour que le ciel l'aide à s'enfuir.

La rue était toujours aussi déserte. Elle contrôla l'heure à sa montre. La solitude avec ce silence pesant lui donnait le cafard. Trépignant pour combler son impatience, elle regarda machinalement les inscriptions sur les vitres de l'abri : « *Suite à un préavis de grève, la ligne 53 ne sera pas desservie ce jour* », lut-elle. Horrifiée, elle poussa un petit cri. Puis, elle crut devenir folle quand au bout de la rue, le 4x4 vira au ralenti. Elle griffa nerveusement ses cheveux à la recherche d'une aide qu'elle ne sut trouver. Elle reprit sa valise et rebroussa chemin. Lorsque la montée en régime du moteur se fit de plus en plus pressante, elle cria et se mit à courir. Le crissement des pneus la fit instinctivement hurler. Tournant la tête, elle aperçut l'imposant véhicule franchir le trottoir. Elle lâcha sa valise mais garda précieusement son porte-bonheur dans la main. Elle vit alors un trou au bas du grillage qui séparait le terrain en friche de la rue. Sans réfléchir, elle s'y engouffra avec la détermination du désespoir. Une vague de larmes jaillit. Un coup de frein puis des portières qui s'ouvrent lui intimèrent de se dépêcher. Son manteau s'accrocha à la découpe de la clôture. Elle se retourna pour se libérer de l'emprise. Des ombres se rapprochaient. Elle tira sur le vêtement de toutes ses forces. Sous l'effet, le tissu se déchira. Sauvée, pensa-t-elle, mais une main puissante l'agrippa au col. Des grognements mêlés d'injures lui ordonnèrent de se laisser attraper. Elle mordit la chair à pleines dents. Dans un cri de douleur, le

type lâcha prise. Sans attendre, elle se releva et déguerpit. Devant elle, s'étendait le terrain rempli d'herbes hautes avec un enchevêtrement de ronces. Les secousses données au grillage démontraient que les poursuivants n'avaient pas abandonnés. Elle s'enfonça à travers le terrain. Les éraflures sur ses jambes ne l'arrêtèrent pas. Se retournant à nouveau, elle faillit trébucher. Le bruit des poursuivants se rapprochait de plus en plus. Elle se remit à crier et à pleurer, ce qui lui coupa le souffle jusqu'à la ralentir. Elle sentit une main l'arrêter et fit face. Ses yeux s'écarquillèrent d'horreur. Elle leva son maigre bras quand le premier coup tomba. Son cri ne tarda pas à s'éteindre.

## Chapitre deux

Une étrange appréhension s'était immiscée en elle. Sans parler du stress post-examen de l'étudiante avec ses boules d'angoisse qui vous encombrent la gorge et ses nœuds à l'estomac ; son subconscient ne tolérait simplement plus l'inconnu. L'ajout du roulis sur les rails lui avait rendu ce moment encore plus pénible. Comment allait se dérouler ce premier contact avec son nouvel environnement ? Voilà la préoccupation partagée avec ses parents lors de son départ qui réapparaissait.

*Prochain arrêt, Mestin !* entendit-elle dans le grésillement du haut-parleur. À l'imminence de l'arrêt, Aurore examina son visage dans un miroir à main et se recoiffa grossièrement avec les doigts. Elle se leva, provoquant un laissé le passage courtois de deux voyageurs. À l'ouverture de la porte, le flot s'écoula sans difficulté. Elle fit rouler ses deux valises puis s'arrêta en bout de quai, portant un regard circulaire comme perdue sur l'étendue de l'océan. Nombre de voyageurs avaient trouvé quelqu'un à embrasser. Complètement esseulée et penaude, le ridicule s'immisça dans son esprit. Elle questionna du regard chaque personne susceptible de cadrer avec son contact. Le regret d'avoir accepté ce job se mêla à son attente. Gavée de stages en tous genres, elle désirait maintenant grandir seule dans le journalisme. Mais ne nourrissait-elle pas une trop grande envie de réussite ? Au moins, cet emploi aurait l'avantage de lui donner un

peu d'expérience, en conclut-elle pour mieux assécher son angoisse.

– Mademoiselle Tamarès ?

– Oui !

Elle pivota vers la voix. Une bonne bouille de quinquagénaire au teint rougeâtre se dévoila. Il s'essuyait le front avec un mouchoir. L'air un peu ahuri, il se démenait courageusement afin d'en minimiser la sudation. Sa grande taille estompait son embonpoint et une forme de tendresse émanait de sa gestuelle.

– Veuillez m'excuser, Mademoiselle. Je ne suis pas en avance.

– Oh...

– Mon allergie ! C'est mon allergie aux pollens. Elle joue sur ma santé et ..., vous voyez ?

L'homme avait tendu le cou. Un nez coulant et des yeux rougis attestaient ses propos. Aurore fronça les sourcils et dressa le bout du nez dans un léger dégoût.

– Euh..., oui ! Et la chaleur n'arrange pas les choses, constata-t-elle en se demandant si sa santé n'avait pas été un prétexte pour justifier son retard.

– Vaugal ! Pierre Vaugal, journaliste au journal « *Le Mestinois* », se nomma-t-il en tendant sa main. Je suis chargé de vous réceptionner Mademoiselle Tamarès et de vous installer au mieux dans notre petite ville.

– Enchantée Monsieur Vaugal.

Rassurée, encouragée par son instinct d'aller de l'avant, elle se sentit revigorée. Mais le type lui souriait niatement ou songeait-il à autre chose ? Elle se racla la gorge

pour mieux évacuer ce mélange de gêne et d'agacement qui l'habitait.

– Bon ! On y va ?

– Euh..., oui, oui, acquiesça-t-il.

Quittant le hall de gare, Vaugal traînait tellement qu'elle se languissait de l'attendre avec ses arrêts sporadiques. Elle eut vite ciblé le véhicule, un break estampillé au logo du journal.

– C'est ouvert, lui hurla-t-il au loin pour l'avoir vue trépigner.

Tel le bagagiste rompu à l'exercice, Aurore mit ses deux valises parmi le fouillis du coffre alors que Vaugal s'essuyait le front.

– Épouvantable cette chaleur, commenta-t-il en lui jetant un sourire.

Elle fut étonnée de trouver les vitres grandes ouvertes. Les voleurs n'avaient qu'à se frotter les mains. Sans plus attendre, elle essaya de fermer le coffre.

– Plus fort !

Elle le regarda, reconsidéra l'injonction puis appuya son geste encouragé par un clignement de paupières.

– Allez-y, n'ayez pas peur. Un grand coup et clac, c'est fermé !

Avec toute la force qu'elle put rassembler, elle obtint la fermeture dans un gros bruit de casseroles entrechoquées. Les tôles en tremblèrent tellement qu'une pièce métallique se détacha jusqu'à rouler aux pieds de Vaugal. Bouche entrouverte, Aurore en resta estomaquée. Sans être plus perturbé que ça, Vaugal lui décocha un regard incrédule. Il finit par ramasser la pièce, fixant l'objet, lor-

gna tour à tour la voiture puis la pièce et inversement avant de la jeter par-dessus son épaule avec une extrême désinvolture.

– Mais, vous ne vérifiez pas d’où vient cette pièce ?  
C’est peut-être vital ?

– Vous vous y connaissez en mécanique auto ?

– Non, je...

– Moi non plus.

– Mais...

– C’est votre voiture ?

– Ben non !

– À ce que je sache, ce n’est pas la mienne non plus.  
Alors, n’en parlons plus. Montez Mademoiselle et ne vous inquiétez pas, je maîtrise la situation.

Elle fut étonnée de cette formule à l’emporte-pièce. Ils montèrent. Vaugal avait soupiré après s’être affalé sur son siège. Au démarrage, un voyant rouge éclaboussa le tableau de bord, et il ne s’éteignit pas sur les premiers tours de roues.

– Vous avez l’alarme du niveau d’huile, s’agita Aurore en pointant l’index sur l’anomalie.

– Oh ! Je sais. C’est normal.

– Ah bon ? Un mauvais contact ?

– Ouais, on peut dire ça comme ça.

– Si je peux me permettre une petite réflexion...

– Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, dit-il le plus sérieusement du monde. Je sais, je n’en ai pas l’air comme ça, mais ma capacité à gérer les ennuis et surtout à anticiper les pépins sont d’une grande efficacité. Vous verrez...

– Attention ! cria Aurore.

Vaugal pila puis passa sa tête par la vitre.

– Eh connard ! T'attends quoi pour pousser ton gros cul de là !

Devant eux, le chauffeur redémarrera en brandissant le majeur en signe de reconnaissance. Aurore s'agrippa à la portière, souffla et étendit ses jambes encore raides.

– Ne criez pas comme ça, vous m'avez fait peur ! tonna Vaugal.

Aurore n'en revenait pas. Inverser les rôles ne manquait pas de culot. Si uriner dans sa culotte est une imagerie de peur, un seau n'aurait pas suffi pour la satisfaire.

– Vous gérez également le code de la route où ce n'est qu'un écart de conduite ?

– Alors là, écoutez-moi bien ma p'tite demoiselle et avec le respect que je dois à votre géniteur. Mon permis de conduire était dans ma poche que vous étiez encore dans les bourses de votre papa ! Alors laissez-moi faire, je vais vous guidez avec tout le sérieux qui me caractérise si bien.

– Eh bé..., lâcha-t-elle en signe de fatalité.

Le guide promettait. Malgré tout, débiter une carrière par le pire avec cette complaisance de ton, ne devrait pas trop la perturber.

Ils quittèrent la préfecture du département. Le trafic vers Mestin fut fluide. Glaces ouvertes, cheveux au vent, l'air sembla de moins en moins suffocant. Aurore rêvassait, grisée par l'espoir de s'épanouir.

Pourtant, face à cette aube fantasmagorique, certains présageaient déjà la réapparition des soucis. Les effets

n'allaient pas tarder à enflammer cette petite ville de province.

## Chapitre trois

Mestin jouxtait le chef-lieu du département que les géographes décrivaient comme une cuvette ouverte sur un côté. Le paysage, façonné par le croisement des différentes couches géologiques, offrait un ornement original et chatoyant. Le profil des maisons toutes en pierre de grès blanche pour les plus grosses bâtisses laissait entrevoir un riche patrimoine. Une rivière sillonnait le nord avec des abords aménagés pour la promenade. De grosses villas avec piscine ou de majestueuses maisons de maîtres complétaient l'arrière-pays. Plus bas, le centre-ville regorgeait de commerces, un dynamisme affiché fièrement sur un panneau à chacune des entrées de l'agglomération. Dans des immeubles de bon standing, siégeaient quelques entreprises de renom, formant une partie que l'on nommait humoristiquement « *la city* » pour le côté quartier des affaires avec en son centre, la banque d'affaires HLB. Sur les hauteurs nichaient le château du XVIIe siècle avec sa chapelle, son jardin italien et les vestiges d'une fortification. Côté lever du soleil, on distinguait une partie résidentielle et sa zone commerciale. À l'autre extrémité, apparaissait tout un pan de bâtiments industriels à la structure avant-gardiste. Enfin, dans le dernier point cardinal, et semblant faire tache sur le panorama, trois barres d'immeubles d'un autre temps se dressaient. Elles dominaient l'étendue et occultaient le massif forestier en arrière-plan. Le complexe sportif montrait aux abords, des signes de dégradations. Ici, le dé-

sœuvrement social se devinait. Mais, Mestin respirait bien l'embourgeoisement.

Aurore examinait le deux-pièces meublé du deuxième étage d'un immeuble ancien. Vaugal s'écarta pour répondre au téléphone.

– Oui bébé ! C'est ma femme, chuchota-t-il en couvrant l'appareil. Oui, reprit-il, je t'écoute bébé.

La propreté de l'appartement fournissait une excellente recommandation pour s'y loger. La couleur vive des murs était reposante. La tranquillité du coin procurait une agréable sensation, même si plus loin, l'université privée Ferdinand Lesseps laissait présager une animation à la sortie des cours. L'ameublement en formica reflétait une sobre modernité. Bien entendu, la décoration sommaire nécessiterait quelques retouches toutes personnelles pour mieux s'y sentir chez soi. La literie était confortable et le matelas n'avait aucune auréole suspecte. Enfin le charme de la vue sur la vallée entre deux bâtiments récemment rénovés lui procurait une sensation de bien-être.

– Elle vous demande si cela vous convient, répercuta Vaugal. Sinon, elle vous en a trouvé un autre meublé, légèrement plus grand, mais d'après elle, en moins bon état.

Prise au dépourvu, Aurore hésita puis secoua affirmativement la tête.

– Non bébé, elle dit que tu as un goût de chiotte.

– Oh non !

– Merci bébé, je te laisse. Oui, la p'tite est difficile, je ne te le fais pas dire. Un bisou, c'est ça bébé, bisou, se

pressa-t-il pour clore la conversation avant qu'Aurore ne fonde sur lui.

– Oh non Monsieur Vaugal ! Vous exagérez. Vous me faites dire ce que je n'ai pas dit.

– Aaaaah..., ne vous inquiétez pas. J'ai un don pour lire dans les pensées des gens et je n'ai fait que traduire ce que vous pensiez tout bas. Hein ? C'est vrai ça ! Il a toujours raison Vaugal.

– Non ! Vous extrapolez. De quoi ai-je l'air maintenant ?

– Ben..., l'air de rien. Enfin, pas moins qu'hier et pas mieux que demain. À moins d'un lifting ou d'un rafistolage du cerveau, je peux rien faire pour vous.

Aurore rigola. Sous sa mine facétieuse, Vaugal se jouait d'elle dans une rime familière somme toute infantile. Sa mauvaise foi se lisait agréablement.

– Combien m'avez-vous dit de loyer ? reprit-elle avec sérieux.

– 500 Euros ! Pourquoi ?

– Quoi ? On m'avait dit 400 au téléphone ?

– Ah non, vous avez dû mal entendre.

– Mmmmmmm...

Elle décela une résurgente ambiguïté à son visage un brin désobligeant.

– Vous vous rendez compte que mon salaire ne sera que de 1200 Euros net.

– Vous ne trouverez pas moins cher. Ici, les prix sont élevés, mais je serai là, s'empressa-t-il d'ajouter comme pour atténuer l'effet négatif du tarif. Et ce soir, vous êtes invitée à dîner. Ma femme va vous soigner l'estomac et

puis, comme ça vous économiserez un repas. Et quand c'est gratuit, on ne refuse pas. Entendu ?

— Vous êtes gentil Monsieur Vaugal, mais la réalité économique va au-delà d'un simple repas.

À son visage chagriné, il réalisa l'implacable vérité.

Elle tournicota dans l'appartement. Elle n'avait jamais été confrontée aux restrictions grâce à l'aide parentale. Elle avait bien un chèque en blanc de ses parents pour payer la caution de l'appartement qui la protégerait du risque immédiat d'endettement, mais la peur de manquer était plus forte. La problématique financière passée, les considérations du travail reprenaient le dessus.

— Réfléchissez encore, j'ai les clefs pour deux jours. La propriétaire est partie et ne revient qu'après-demain.

Avec un air détaché, Aurore admit toute l'ambivalence de son état d'esprit. Difficile de se déterminer en une fraction de seconde d'autant que son salaire n'inspirait pas l'optimisme. Elle regarda Vaugal. Il faudra aussi supporter ce collègue impertinent, artilleur ironique, jugea-t-elle bon d'ajouter. Elle décida de ne pas défaire ses valises. L'entretien avec le responsable du journal serait déterminant sur l'issue à donner au logement.

Son guide indiqua le trajet jusqu'au journal. La petite marche à pied qui, en temps normal, n'aurait été qu'une banalité, fut en définitive un chemin de croix. Le parcours échappait à la rationalité. Pourtant énergique et d'un beau dynamisme, elle traînait malheureusement son boulet. Vaugal s'épongeait régulièrement et bavardait à chaque fois qu'un passant voulait bien se plier à ses quelques paroles.

L'enseigne finit par apparaître au coin d'une rue. Il s'agissait d'un hôtel particulier entièrement rénové et transformé. Vaugal poussa une lourde porte. Un comptoir séparait le standard avec sa préposée. On entendait les énormes rotatives derrière la baie vitrée. Le personnel en blouse bleue dévisagea les nouveaux entrants. Leurs yeux s'agrandirent anormalement, tandis que certains allongèrent leurs lèvres laissant Aurore deviner un sifflement d'attrait. Vaugal les salua de la main.

— Regardez-moi ça, cette bande d'abrutis, plaisanta-t-il.

Aurore baissa la tête, intimidée. Ils prirent un escalier en colimaçon. Elle osa un coup d'œil en bas. Le travail semblait reprendre. La dernière marche déboucha sur la salle de rédaction. Elle s'étalait sur l'ensemble de l'étage avec des plantes vertes aux fenêtres et une grande photo de la ville sur un pan de mur. Les présentations débutèrent, box par box. Freddy, trentenaire boutonneux, à l'allure adolescente, préposé au service marketing et publicité, se détourna vite d'elle après une molle poignée de main. Joséphine, quadragénaire à la coupe garçon avec une musculature prononcée, était rattachée à la rubrique des sports et loisirs. Elle ne se dévoila guère que par un regard inquisiteur. Aurore y devinait une naissante jalousie féminine. Éric, longiligne aux tempes grisonnantes avait décrit son rôle avec une fierté si peu dissimulée, de façon que ses interlocuteurs l'aient sans doute noté. Il était en charge des comptes rendus communaux, associatifs et artistiques, ce qui lui demandait une recherche de style pour mieux souligner la virtuosité de sa plume. La page

économique et faits sociétaux, reposait sur Roland, un ancien portant de petites lunettes d'acier, cravate et pantalon pincé par des bretelles bariolées. Son élocution riche et posée reflétait un indéniable intellectualisme d'esprit. Elle entrevit son œil malin. Dans un box vitré, Hervé 36 ans, graphiste, iconographe en chef d'une bande de trois, responsable de la maquette du journal et des corrections, se distinguait par son sourire et son plaisir d'accueillir du sang neuf. La coordination et l'agencement entre services de presse et production lui étaient réservés. Dans le dernier prolongement, Vaugal lui présenta Estelle et Jules du service administratif et abonnements. Ils étaient cantonnés dans un coin, délibérément mis à l'écart du reste de l'équipe. Cette blonde joviale, en minijupe avait valorisé sa généreuse poitrine par un décolleté plongeant. Lui, guère plus vieux, versait dans le classique vestimentaire, le tout complété par un début de calvitie. Leur complicité lui avait sauté aux yeux sans préfigurer une plus profonde intimité.

Dans l'ensemble, les bienvenues avaient été exprimées chaleureusement. Les archives et l'ancien laboratoire photo se trouvaient au-dessus et constituaient le dernier maillon de la chaîne. Ces locaux vieillots mais pour autant studieux, souffraient de la comparaison avec les rédactions modernes qu'Aurore avait jusque-là entrevues lors de ses stages. Il est vrai que le Mestinois se présentait tel un journal local sans prétention et selon elle, méritait l'indulgence.

— Là, indiqua Vaugal en désignant une porte à la vitre floutée. C'est le bureau du Colonel.

– Le colonel ?

– Là, Mademoiselle, on ne rigole plus. C'est du sérieux !

Vaugal frappa sèchement et entra sans attendre la permission.

– Ah, personne ne vous a dévoré à ce que je vois. Ça fait une heure que je vous attends ! C'est pénible ! Vocifé-  
ra un homme très distingué, vêtu d'un costume trois-  
pièces gris.

– Oh, oh, oh, Jean-Charles, doucement. C'est que la p'tite a du mal à suivre. Elle découvre, il faut la comprendre.

Aurore en resta bouche bée.

– Ouais..., elle a bon dos la petite. Fermez donc la porte derrière vous Mademoiselle et veuillez-vous asseoir si vous voulez bien.

Aurore s'exécuta. Une pointe d'angoisse lui inhiba toute réplique. Sans doute, le poids de la hiérarchie et le manque d'expérience pesaient encore trop sur ses épaules.

Les visiteurs s'installèrent. Vaugal s'épongea encore et toujours le visage empâté. Une maquette avec des annotations crayonnées à la main était étalée sur le bureau. Le rédacteur s'était plongé dans son CV et l'examinait avec circonspection. Grand, svelte, cheveux fringants et mains soignées malgré des ongles rongés augmentaient la difficulté de lui donner un âge précis. Sans doute entre 40 et 50, diagnostiqua-t-elle. Sa peau hâlée ne dissimulait pas les rides de son visage. Il leva les yeux tout en réajustant

ses lunettes carrées. Une indisposition manifeste avait noyé son assurance.

– Je..., je vais être franc avec vous, Mademoiselle. Malheureusement, je ne vais pas pouvoir répondre à votre attente, du moins dans l’immédiat. Mais avant tout, je vais me présenter. Jean-Charles Demonchoux en un seul mot. Alors, si le titre d’aristocrate dans mon patronyme vous était venu à l’esprit, vous pouvez le retirer car je ne suis pas né d’une souche noble.

– Alors là Jean-Charles, tu n’avais pas besoin de le préciser. Avec ta drôle de tête, personne ici, n’envisage de t’adouber avec une branche de la noblesse.

Aurore se mordit les lèvres pour ne pas rire. Demonchoux se redressa sans piper. Son regard renfrogné suffisait.

– Je suis le rédacteur en chef de cette rédaction et...

– Surtout le chef.

– Bon, Vaugal ! Vous n’allez pas tarder à prendre la porte si vous continuez à perpétuer l’insolence et l’arrogance.

– Ooooh oh, oh ! Jean-Charles, je suis le représentant du personnel. Il est de mon devoir, je dirais même qu’il est de ma conscience, toujours génératrice de bon sens, de préciser les choses à toute nouvelle recrue.

– Laissez-moi rire, fit le rédacteur en haussant les épaules avec un air excédé. Je suis sûr que Mademoiselle n’a pas besoin de vous pour se faire une opinion.

– Avec toi, on peut dépérir en moins d’une seconde si on n’y prend pas garde.

Demonchoux se renfrognait. Ces deux-là jouaient la dérision et parfumaient leurs dialogues. La familiarité d'un côté, le verbe éclairé et outrecuidant de l'autre devaient nourrir une belle ambiance, diagnostiqua-t-elle.

— Où en étais-je ? Ah oui, j'ai votre parcours professionnel entre les mains et je ne suis pas certain que votre profil soit apte à nous satisfaire.

— Mais j'ai deux stages à mon actif, l'un au Point et l'autre au Monde, argumenta-t-elle. Et j'ai travaillé au Parisien comme...

— Oui, en effet. Je ne doute pas de votre capacité à vous intégrer dans notre petite structure et à l'actualité de notre canton, mais je cherche avant tout un journaliste d'expérience.

— Mais dans nos échanges, vous n'avez mentionné que...

— Oh oui, je suis désolé. Mais depuis, la donne a changé. Notre collaborateur de la rubrique faits divers et en l'occurrence, mon bras droit, a eu un accident de voiture et ne reviendra pas avant six mois, rééducation incluse. Vous comprendrez que...

— Poooooh..., ppp, il ne se passe jamais rien ici. Ne me dis pas le contraire Jean-Charles. À part les histoires de cul qu'on ne relate pas, par pure hypocrisie ou par pudeur pour ne pas toucher la sensibilité des plus prudes, c'est le désert. Et pour le bras droit, je veux bien te prêter le mien, juste parce que c'est toi, Jean-Charles.

Demonchoux s'enfonça dans son siège, la mine empreinte de réflexion.

– Comme je vous l’ai dit au téléphone, notre archi-  
viste est parti en retraite...

– La mère Camöne ? Eh, oh ! Elle ne branlait rien,  
celle-là !

– Retenez votre langage, Vaugal ! Madame Camöne  
avait la rubrique nécrologique du journal, très prisée par  
nos lecteurs. Et son travail d’archives nous était très pré-  
cieux.

– C’est ce que je dis, elle ne sentait pas la sueur.

– C’est tout de même de longues recherches. Bon !  
Notre tirage semestriel ne dépasse pas les 25000 exem-  
plaires. Nous couvrons 130 communes avec la collabora-  
tion de 25 correspondants. Si nous n’avions pas des ac-  
tionnaires pour renflouer les caisses, nous aurions coulé  
depuis bien longtemps. De plus, l’activité imprimerie est  
encore associée au journal, ce qui est très rare... Bref ! Par  
soucis d’économie, j’aurais aimé regrouper les deux ru-  
briques en une seule. C’est la raison qui me pousse à re-  
voir le poste vers un journaliste plus expérimenté.

– Vous avez pensé à la charge de travail supplémen-  
taire que vous soumettrez à votre collaborateur quand il  
retrouvera sa place, rétorqua Aurore, se surprenant de  
vouloir décrocher le job.

– Euh..., oui, je dois aussi prévoir l’hypothèse qu’il  
ne retrouve pas tous ses moyens physiques et surtout  
cérébraux. Il avait encore hier de gros trous de mémoire.

– Ben..., on n’a qu’à la prendre quand même la p’tite.  
Elle est mignonne. Non ?

– Vaugal, vous êtes vraiment incorrigible.

Un bref silence s'installa, chacun plongé dans sa réflexion. Puis leurs regards circonspects se croisèrent.

– Bon, pour l'instant, je vous prends à l'essai et je vous fais signer un contrat de trois mois renouvelable.

– Oh..., déglutit-elle d'une petite voix qui atténua une intime réjouissance.

– Vous devez comprendre que je dois penser avant tout à la pérennité du journal.

Elle esquissa un léger sourire de compréhension.

– Vous allez reprendre la rubrique de Madame Camöne. Vous aurez toute la rédaction pour vous aider et je suis sûr que Madame Camöne se fera un plaisir de vous distiller quelques bons tuyaux. Monsieur Vaugal !

Se tournant vers l'intéressé, Demonchoux le fixa, le prenant ainsi à témoin.

– Vous signerez dorénavant les papiers des faits divers.

– Pfff !

– Non d'une pipe, Vaugal ! De la tôle froissée, un chat écrasé ou une poule volée à relater ne devrait pas vous poser de problème insurmontable ?

– Eh doucement Jean-Charles, j'ai rien dit !

– Vous allez montrer à Mademoiselle..., planifia Demonchoux en consultant sa fiche. Montrez son bureau à Mademoiselle Tamarès et guidez ses premiers pas dans sa prise de fonction, et puis naturellement, vous l'aidez à se lancer dans la rubrique nécrologique.

– Oui, je vais lui apprendre à jouer les faux culs, as-séna Vaugal, visiblement remonté et contrarié.

– Nous ne sommes pas là pour juger les gens. Nous relatons la biographie des défunts avec une ligne éditoriale consensuelle et courtoise pour ne blesser personne.

– Ça me troue le cul ces conneries ! Un con restera un con, même mort. Alors je ne vois pas l'intérêt de dresser un portrait laudatif sur une personne qui ne le mérite pas.

– Et qui déterminera le bien-fondé de vos remarques aussi indigentes et acerbes que peuvent l'être certains journaux à scandale ? Vous aurez sans doute remarqué Mademoiselle, le caractère grognon et soupe-au-lait de Monsieur Vaugal.

– Eh, oh, Jean-Charles, tu aurais mis les doigts partout où je les ai mis, tu ne te mangerais plus les ongles !

Aurore dissimula discrètement ses lèvres pour en avoir imaginé l'endroit. Le téléphone retentit.

– Oui ! Jean-Charles Demonchoux à l'appareil..., oui..., répondit-il en fronçant les sourcils.

L'écoute s'éternisa, puis le rédacteur se dressa en écarquillant les yeux.

– Quoi... ?

Cet énigmatique échange ponctué de blancs intrigua Aurore. Seul le ventilateur à pales brassait l'air comme pour mieux donner vie à l'instantané.

– Merci de l'information, j'envoie une équipe sur les lieux. Au revoir !

Le visage livide, Demonchoux raccrocha ne semblant pas réaliser ou interpréter la confidence. Il fixa son auditoire, hébété.

– On a retrouvé un corps...

– Noooooon..., fit Vaugal.

L'ambiance s'était alourdie d'un coup.

– Les informations sont vagues. Le témoin parle de squelette, peut-être l'emplacement d'une vieille sépulture. C'est étrange.

– Bof ! Sûrement des os d'animaux, supputa Vaugal comme pour atténuer la gravité émotionnelle.

– Vous partez pour le domaine du Bugey...

– Oh non ! J'le savais, on ne peut pas être tranquille cinq minutes.

– Vos ressentiments, Vaugal, vous vous les gardez. Il serait peut-être temps de justifier votre salaire.

– Ouais, oh, fait chier, merde...

Ils se levèrent. Tandis qu'Aurore se réjouissait déjà de la perspective de sa première investigation sur le terrain.

– Prenez-moi quelques photos pour l'illustration des lieux et résumez-moi le dispositif de gendarmerie. N'oubliez pas de recueillir des témoignages avec la première analyse des officiels.

– On aura certainement le procureur sur place. Il saura nous en donner.

– Excellent Mademoiselle. Allez, au travail ! Et tenez-moi au courant de la situation.

Aurore attendait déjà dans l'encadrement de la porte alors que Vaugal traînait les pieds. Il s'essuya à nouveau le visage avant de se retourner vers le rédacteur.

– Ah, Jean-Charles, j'oubliais de te dire une chose.

– Quoi encore, geint Demonchoux.

– Ce n'est pas grand-chose, mais le coffre du break ne s'ouvre plus.

– Oui ? En effet, c'est ennuyeux.

Il soupira et ferma les paupières comme pris de fatigue.

– Ouais, la p'tite y'a pas été de mains mortes. J'l'avais pourtant prévenue d'y aller mollo, reprit Vaugal avec un faux air de circonstance.

Aurore en fut littéralement consternée. Ne lui avait-il pas recommandé d'y aller de bon cœur ?

– Elle n'a pas l'air comme ça, la p'tite. Mais, elle est *maous costaud*, hein Jean-Charles ? C'est vrai ça !

Prenant une profonde inspiration tout en se malaxant nerveusement les doigts, Demonchoux parut s'interdire des mots pouvant dépasser sa pensée. Aurore nota la fourberie de Vaugal sans occulter l'originalité du personnage.

– Bon, cette voiture a fait visiblement son temps, je proposerai à la réunion du conseil d'administration, l'achat d'un véhicule neuf ou plutôt d'une bonne occasion sur notre prochain budget. Mais je ne te promets rien. Ce n'est pas moi qui détiens les cordons de la bourse.

– Avec la clim, hein Jean-Charles, avec la clim. C'est important, hein Jean-Charles ? C'est vrai ça !

– Ce n'est plus une option maintenant. Toutes les voitures l'ont que je sache.

– Eh ! S'il te plaît, le break ne l'a pas.

– Elle y était pourtant ?

– Dans tes rêves ! À moins de se mettre à poil avec les vitres ouvertes, enfin pour te dire que tout repose sur notre courage. Et ma foi, le confort n'augmente-t-il pas le rendement du travail ? Il faut leur préciser ça, aux ac-

tionnaires. C'est du gagnant-gagnant. Précise-le, hein Jean-Charles ? Ce n'est pas eux qui mouillent la chemise !

– OK, ok, ok..., capitula Demonchoux, levant les bras pour implorer l'arrêt du débit. Foutez-moi le camp maintenant ou je pète un câble.

La satisfaction se lut sur le visage de Vaugal. Pour Aurore, une mise au point était nécessaire. Elle traversa la rédaction, le visage courroucé, dévala l'escalier sans un regard sur l'atelier. Arrivée sur le trottoir, elle croisa les bras sur sa poitrine tandis que son pied trépignait d'impatience. Le perturbateur finit par pointer son nez. Mal à l'aise et se forçant à sourire, il se frotta la joue tout penaud.

– Il est con ce Jean-Charles, hein ? C'est vrai ça !

– Une, je ne suis pas votre petite ! Deux, je ne veux plus servir d'alibi à vos mesquineries d'adolescent attardé ! Suis-je claire ?

– Pas la peine de vous énerver. C'est moi qui vais vous noter. Vous ne risquez rien, si vous ne la ramenez pas lorsque la raison m'habite.

Estomaquée, elle aspira un grand bol d'air. Cela dépassait l'entendement.

– J'ai un don inné pour cerner les gens d'un premier coup d'œil. C'est en moi et Jean-Charles me fait confiance. Et puis c'est moi aussi qui ai embauché ce con ! C'est vrai, je vous vois venir, j'aurais mieux fait ce jour-là de me péter une veine du cul à défaut du cerveau. Enfin, c'est pourtant simple à comprendre, non ?

– Pas vraiment, mais si vous le dites...

– Bon, là, vous voyez, vous nous retardez. Le mort ne va pas nous attendre. Oui, des fois, il y a des pompes funèbres ou des curés qui les font courir pour toucher plus vite le pognon.

– Encore une question, Monsieur Vaugal.

– Oui ?

Coupé dans son élan, il exécuta un demi-tour dans un excédent d'énergie qu'elle ne lui connaissait pas encore.

– À quelle rubrique du Mestinois vous a-t-on cantonné ?

– Les petites annonces ! Oui, les petites annonces, répéta-t-il, la fixant avec sérieux.

– Quoi ? C'est tout !

Vaugal dressa les sourcils.

– Vous n'êtes pourtant pas blonde, glissa-t-il perfidement.

– Euh..., non...

– Alors, mesurez la masse de travail que je fournis dans une journée. Nous avons deux pages entières de petites annonces. La dernière page est aussi consacrée aux annonces des manifestations culturelles. Et j'ai le don de valoriser les choses en un coup de stylo. Tout ce qui est vieux, j'en fais du neuf. Moi, sur le papier, je donne de la valeur à tout ..., même aux trucs qui vous sont primaires. Tenez, prenez les guenilles que vous avez sur le dos, eh bien moi, je vous les vends dès demain en les faisant passer pour du Chanel ou du Dior et croyez-moi, il y a du boulot quand on vous regarde, hein ? C'est vrai ça !

– Je vous en prie. Je ne suis pas si mal fagotée, tout de même !

– Vous trouvez ? Achetez-vous un miroir, ma p'tite, se gargarisa-t-il, remontant son pantalon sur sa taille.

– Eh bé ! Vous ne manquez pas d'air.

– Pas simple quand on voit le goût que vous avez pour vous habiller !

– De plus en plus fort...

– Je suis aussi délégué du personnel. J'ai des heures allouées pour ça, c'est du boulot, hein ? C'est vrai ça ! Je prépare également le café et je m'occupe de l'entretien des voitures. D'ailleurs, je ne compte plus mes heures. Vous comprenez ça, hein ? Ce n'est pas trop dur là-dedans, gesticula-t-il en pointant l'index sur sa tempe.

Pas étonnant que Vaugal dégouline de sueur, pensa-t-elle.

D'un pas décidé, le duo plutôt atypique rejoignit le véhicule. Quelque part, dans une salle, devant leur écran, deux hommes avaient zoomé la scène.

Une étrange histoire allait émerger de cette ville où certains habitants ne dormiraient déjà plus aussi sereinement.



## Chapitre quatre

Les colonnes d'un journal se construisent au plus près des évènements et avant la concurrence. Selon cette théorie, Aurore prit les choses en mains. Nul besoin de souder les clés au chauffeur puisque le trousseau se trouvait déjà sur le contact. L'échange de rôle n'avait pas chagriné Vaugal. Immédiatement, il lui indiqua l'itinéraire.

Le domaine du *Bugey* se situait en périphérie de Mestin. Fourgonnettes et voitures de gendarmerie avec son traditionnel lot de voyeurs étaient rassemblées le long d'un immense terrain. La terre tassée, en cours de viabilisation, semblait dénaturer le beau paysage d'arrière-plan. Aurore se gara à la suite des véhicules. Un rapide état des lieux amena Aurore à dépeindre le coin, comme plutôt morose. Déjà, elle y ressentait une atmosphère glauque. Cela la mit mal à l'aise. Le domaine du *Bugey* était délimité par la route à son extrême nord et par la forêt au sud. Seul, un vieil abribus délabré se dressait un peu plus loin. De l'autre côté de la voie, à la lisière de la ville, un concessionnaire automobile et son parc de voitures flambant neuf, sécurisé par un haut grillage sous vidéosurveillance dominait l'espace. Sur la droite, le magasin d'un électricien chauffagiste et un cabinet vétérinaire partageaient le même parking. Puis une rue donnait sur un lotissement de pavillons. Beaucoup plus haut, un hôtel, plutôt ancien en briques rouges, n'apportait pas un attrait particulier d'y dormir. Puis, le regard d'Aurore dériva sur ce qui ressemblait à du préfabriqué en piteux

état. Au-delà, les derniers étages des barres d'immeubles apparaissaient comme la triste fin du paysage ou d'une mauvaise plaisanterie architecturale. Les fenêtres criblées de paraboles avec des étendoirs à linge qui n'égouttaient que la morosité ambiante, ne s'harmonisaient pas avec le reste de la ville, mais se présentaient plutôt comme une tache sur un tableau. Aurore imagina la chaleur irrespirable dans ces logements en béton. Le mal-être devait certainement traverser ces murs. Deux adolescents au guidon de leur scooter pétaradant passèrent et repassèrent pour visiblement narguer des gendarmes, trop occupés à garder les lieux pour réagir. Une bourgade comme il en existait des milliers, songea-t-elle.

Un cordon de gendarmes maintenait les gens à distance. Vaugal se grattait les fesses et flânait au-delà des deux fourgons blancs immobilisés au milieu du terrain. Devant, un périmètre de sécurité délimité par un ruban fluo jaune et noir, avait été érigé. En retrait de quelques mètres, un engin de chantier était arrêté, sa pelle mécanique posée sur le sol. Autour, une ribambelle d'ouvriers en salopette attendait patiemment. Masqués et gantés, des hommes en combinaisons blanches avaient investi les lieux et semblaient se démener méthodiquement. On apercevait bien un monticule de terre au centre de la délimitation. On y prenait des photos, visant un trou et ses alentours. À l'écart, un autre groupe d'hommes, pour la plupart en costard cravate, se concertaient avec une évidente retenue.

— On devrait prendre les appareils photos et faire des clichés, proposa Vaugal.

Il bomba le torse sous le regard d'Aurore. Son initiative s'était exprimée avec fierté. Sauf, qu'il s'était bien gardé de bouger. Elle se rendit à la voiture. Jetant un œil à travers la vitre avec la main en visière, elle ne distingua rien. Dans l'effervescence, auraient-ils oublié le matériel ?

– Ils sont où ? Cria-t-elle. Au milieu de ce bazar, même un animal doté d'un odorat hyper développé n'y retrouverait pas ses petits, pensa-t-elle.

– Dans le coffre, pardieu !

*Grand Dieu*, Aurore constata que Vaugal faisait l'effort de se déplacer.

– Ne me dites pas que je dois tout faire, ajouta-t-il les mains dans les poches.

Elle se détourna, un brin agacée. Depuis la récupération de ses valises, ce fameux coffre ne s'ouvrait plus.

– Saprستي, comment on fait maintenant ?

– On voit que vous n'avez pas inventé l'eau chaude.

– Non ! Et je n'ai pas inventé le fil à couper le beurre non plus, le rembarra-t-elle.

– Passez par la portière arrière ! Ce n'est pourtant pas compliqué quand on a un peu de jugeote.

– Oh vous, vous commencez sérieusement à me chauffer les neurones !

– Bouh ! Vous ne risquez pas le court-circuit avec ce que vous avez dans la tête et puis, vous me voyez là-dedans ? Vu ma taille, je ne pourrais jamais ressortir.

En pétard, Aurore ne daigna même pas lui répondre. Elle se faufila par la porte arrière et gagna le coffre. Une vraie partie de contorsionniste, entre revirement et énervement, la fouille sembla plus compliquée qu'au premier

abord. Dans un de ces nombreux détours, elle vit des badauds se languir d'un sourire à son encontre. Elle finit par mettre la main sur trois mallettes et un dictaphone.

Sur ce fait, un camion du service anthropologique arriva, qu'on laissa entrer sur le terrain. Aurore interpella Vaugal, coupable du simple fait d'être spectateur. Elle avait ouvert les mallettes, mais ne sut choisir le matériel photographique adéquat.

— Ben..., j'ai déjà vu Coco avec cet appareil, à moins que ce ne soit celui-là, hésita-t-il. Où peut-être celui-ci, désigna-t-il dans une grande indécision.

Un soupir d'agacement jaillit. Pas un métier ne saurait s'apprendre avec un tel ignorant. Se coucher sur un matelas de ronces n'aurait pas été pire, se désespéra-t-elle.

— Montrez-les moi tous, vous serez plus sûr comme ça de ne pas vous tromper.

— Oh ! Vous êtes une petite rigolote, vous ! Je voudrais bien vous y voir aux petites annonces avec n'importe quel lascar de la rédaction.

— Je ne pense pas que je tomberais sur pire.

— Croyez-vous ? Improvisez ! C'est dans l'adversité que l'on progresse et non, quand ça tombe tout cuit. Faites travailler votre cervelle ma p'tite, je n'ai pas que ça à faire...

— Vous n'avez pas l'impression d'inverser les rôles ?

— Ah, les jeunes ! C'est terrible, ils veulent plus rien foutre alors autant user les vieux jusqu'à la moelle, hein ? C'est ça, hein ? Je le savais !

— Eh bé ! Vous faites toujours les questions et les réponses ?

Devant un tel cirque, Aurore finit par en sourire. Les gens n'avaient pas perdu une miette de cet échange vau-devillesque. Même les gendarmes en faction avaient allumé leur visage d'un sourire. Impassible, Vaugal avait saisi un appareil au hasard puis le jaugea avec un soupçon d'assurance, visa une mire fictive et régla la netteté de l'image comme un pro. Quand il s'entendit dire :

– Enlevez le capuchon !

– Vous verrez, ça ira mieux, reprit un autre dans un éclat de rire général.

Loin d'être destabilisé, Vaugal se pencha sur l'appareil et retira la protection de l'orifice. Il haussa les épaules sans craindre le ridicule. Contemplant la cavalcade autour de lui, il secoua la tête de consternation.

– Vous n'avez donc rien à faire que de regarder les gens travailler ?

– Quand on voit un photographe pareil, on se dit que si les photos ne sont pas noires, cela relèvera du miracle.

– Pauvre mec ! Quand on voit ta gueule, c'est la seule couleur qui en ressort !

– Oh là Messieurs, intervint un cadre de la gendarmerie, on se calme, s'il vous plaît !

Aurore profita de l'aubaine. Munie du dictaphone, elle se porta auprès du gendarme.

– Pourrait-on s'approcher un peu plus de la scène, prendre deux ou trois photos et rassembler un ou deux témoignages ?

– Vous avez votre carte de presse ?

– Eh là, blanc bec ! Tu ne m'as pas reconnu, Pierre Vaugal du Mestinois.

Le gendarme à la peau martiniquaise le fixa avec de gros yeux.

– Si, mais la demoiselle, je ne la connais pas.

– Elle est avec moi, c'est une nouvelle et jolie en plus, hein ? C'est vrai ça !

– Nous avons ordre de ne laisser passer personne. Désolé.

– C'est bien le maire qui est là-bas, lança-t-il en étirant le cou.

Le fonctionnaire pivota.

– Oui, avec le sous-préfet et le substitut du procureur.

– Je les connais bien, on y va, s'activa-t-il.

– Eh doucement !

Le gendarme le stoppa d'une main ferme sur le torse.

– Nous allons demander l'autorisation aux officiels avant d'aller plus loin !

– Oui, faites votre métier pour que l'on puisse faire correctement le nôtre.

– Elle parle bien, la p'tite.

Vaugal régla son visage d'un beau sourire. Le grésille-ment du talkie-walkie s'atténua dès la prise de la conversation. On devinait dans les attitudes des officiels un embarras à leur attention.

Un long moment s'écoula avant qu'un bras ne se tende pour leur signifier d'approcher. Ils s'engagèrent, tête baissée. Les bas de pantalons et leurs chaussures se maculèrent rapidement de poussière. À l'approche du groupe, Aurore activa malicieusement le dictaphone.

Hors cadre, les mots des officiels sortent souvent spontanément, sans retenue ni tabou.

Vaugal salua le maire. Bien qu'il ne soit pas d'une stature imposante, elle devina très vite l'orgueil prononcé de cet homme. Son regard dévoreur, doublé d'un petit sourire pouvant être très vite interprété comme narcissique, se révélait d'une folle arrogance. Les autres présentations s'effectuèrent avec banalité. Le substitut du procureur de petite taille, était le plus jeune de la bande. Ses petites lunettes rondes lui donnaient une allure d'intello. Mais, Aurore avait facilement cerné sa grosse propension à l'angoisse de par sa frénésie à se frictionner les doigts. Plus grand, le sous-préfet affichait une austérité du diable. Aucune parole ne lui avait écorché la langue. Même la ravissante créature moulée dans son jean ne l'avait pas perturbé, tout le contraire du maire qui ne cessait de la reluquer indécentement et sous toutes les coutures. Les deux gradés de la gendarmerie étaient restés discrets et peu bavards. Le capitaine Pujol, le plus âgé, clignait sagement des paupières avec un air paternaliste rassurant pour dire oui. Ce longiligne aux cheveux poivre et sel avait un plaisant accent méridional. Son attitude transpirait la discipline. À moins qu'une première analyse visuelle et rudimentaire ne la trompe, car un savant dosage de dissimulation comportementale est souvent l'apanage des personnes intelligentes, lui avait appris sa grand-mère.

Et puis vint pour la jeune femme, le top de son intérêt, un homme au physique d'acteur avec des yeux de braises. Il se tenait là, sagement, comme une statue

grecque dans sa position olympienne. Son doux regard se perdait dans le vague. Ses cheveux fins couvraient une partie de son front lisse et brillant. Ses joues imberbes et roses bonbons invitaient au baiser. Ses bras enlaceraient volontiers les belles tailles féminines pour le plus grand bonheur des magazines de mode, tant son physique frôlait la perfection. Elle détourna le regard quand le sien eut à s'aventurer dans sa direction. La gestuelle naturelle de ce type avait trop légitimé ses circuits émotionnels comme un aimant fou attiré sur le cœur. Il la fixait maintenant avec courtoisie et délicatesse. Elle se sentit rougir. Un rapprochement s'opéra naturellement et visiblement dénué de tout calcul. La beauté rassemble les jolis cœurs, se plaisait-elle à se l'entendre dire. Mais l'attraction facile des corps ne néglige-t-elle pas la profondeur d'âme ? Qui était-il ? Sa chemise blanche sortie du pantalon en coton marron clair lui donnait une belle allure, décontractée mais stylée.

Masque blanc rabattu sur le cou, un homme se mêla au groupe, coupant ainsi les paroles en cours. Médecin légiste en chef, se présenta-t-il en retirant ses gants en latex. Il attira sur un côté le substitut accompagné du capitaine Pujol. Une discrète conversation s'engagea alors que le sous-préfet se rapprochait d'eux. Profitant de l'aubaine, Vaugal mitrailla la scène et sa zone protégée en toile de fond. Les remontrances d'un gendarme ne tardèrent pas avant que le maire ne ramène tout ce petit monde à la raison.

— Benjamin Murat, se présenta le jeune homme, affichant une superbe dentition.

— Aurore Tamarès, s’identifia-t-elle à son tour en se pinçant timidement la lèvre entre les dents pour lui serrer délicatement la main.

Elle était tombée littéralement sous le charme de ce beau châtain. Son torse sécuriserait facilement une fille égarée, une petite Parisienne par exemple. Lécher une partie de sa chair dans un excès de désir lui viendrait irrémédiablement à l’esprit si sa pudeur avait bien voulu s’envoler. Mais combien y avaient aussi pensé et lesquelles étaient passées à l’acte ? Et puis surtout, laquelle avait ses faveurs en ce moment ?

— Vous êtes nouvelle dans le coin ?

— Tout juste.

— C’est bête à dire, mais il faut bien démarrer par quelque chose. Alors, si vous avez besoin de quelqu’un pour vous servir, je me ferai un plaisir d’être celui-là.

— Vous êtes trop aimable, répondit-elle, *et très mignon*, s’ajouta-t-elle tout en essayant de minimiser son intérêt. J’en retiens l’idée, surtout quand la vaisselle me sera trop pénible, rajouta-t-elle avec friponnerie.

Un échange de sourires amorça une première ébauche d’approche. Elle sentit qu’une complicité était née.

— Laissez-moi vous inviter à dîner pour nous éviter cette corvée.

— Désolée, mais ce soir, je suis déjà prise.

— Demain ou un autre soir alors ?

— Si ma tête ne vous coupe pas l’appétit, je suis partante pour demain.

Une brève hilarité les secoua. Sensation terrible, elle eut les jambes en coton. Ce moment de connivence lui avait

éveillé plus que du désir. Il avait un côté attendrissant hors norme.

– Le charme n’est pas un coupe-faim.

– Merci, vous êtes trop bon.

Aurore sentit ses joues rosir. Sa soudaine timidité la poussa à regarder ailleurs. Elle avait failli se brûler à trop se révéler. L’agitation des TSC (*Technicien de scènes de crimes*) survint idéalement pour que son embarras ne soit pas trop visible. L’examen méticuleux du lieu était visiblement achevé. Le remue-ménage souleva un nuage de poussière. Deux hommes emmenaient une grosse boîte contenant la dépouille tandis qu’un autre suivait avec des sachets plastiques plombés. Des fragments d’habits jaunes et rouges, distingua-t-elle en fronçant les yeux avec une grande attention. Un tissu aux couleurs peu communes, se dit-elle spontanément. Elle s’excusa poliment avant de s’élancer vers le substitut qui s’apprêtait à quitter les lieux avec les autres officiels. Le dictaphone tendu sous leur nez jonglait avec l’impertinence.

– Monsieur le substitut, un mot pour le Mestinois.

Tout en marchant, l’homme se frotta les lèvres pour combler le blanc de sa gêne.

– Nous vous ferons parvenir un communiqué comme à l’ensemble de la presse.

– Permettez-moi d’insister, Monsieur. Les concitoyens de Mestin ont besoin de prendre connaissance des premiers éléments, et pour la sérénité de la population, j’ai le devoir d’étouffer les rumeurs et autres hypothèses qui pourraient être mal interprétées.

Ses propos engageaient astucieusement la responsabilité des autorités sur un quelconque dérapage. Cet aspect des choses eut tout d'abord l'effet d'arrêter le groupe. Puis tous s'interrogèrent du regard. Le petit substitut poussa le sous-préfet à réagir d'un hochement de tête. Celui-ci lâcha une moue faussement dubitative pour lui faire comprendre que ce n'était pas son rôle.

– Avant tout, se permit le capitaine Pujol plein d'à-propos, il est bon de ne pas affoler inutilement la population...

– Oui.., oui, reprit instantanément le substitut qui ne semblait pas à la hauteur de ses responsabilités. Il n'y a pas lieu de s'affoler, vous pouvez l'écrire pour éviter toute panique.

– Alors, qu'a-t-on trouvé sur ce terrain ? On parle d'un cadavre. Qu'en est-il vraiment ?

– Euh..., bon, voilà..., un engin de chantier a déterré par inadvertance un corps et..., euh...,

– Nous avons mis tous les moyens scientifiques pour relever des indices qui pourront aider à l'identification de cette personne, reprit le gendarme. Vous devez comprendre que dans l'état actuel des investigations, nous ne pouvons rien avancer sur la nature même du décès. Dès que les éléments d'analyse nous seront parvenus, nous pourrons alors vous les communiquer.

– Nous pouvons juste dire, intervint le substitut qui visiblement se bornait à garder le dernier mot, que la dépouille est de sexe féminin. Je vais faire ouvrir une enquête judiciaire par le parquet...

– Prétendriez-vous alors que la mort ne serait pas naturelle ?

– Euh..., non, non, je n'ai rien dit de tel qui pourrait vous le faire penser.

– À quand peut-on estimer le décès ?

– Soyez patiente, Mademoiselle, rétorqua sèchement le capitaine d'un geste de la main pour la recadrer.

– Merci, Messieurs, s'inclina Aurore.

Dubitative, Aurore les regarda s'éloigner tranquillement. Du coup, le simple regard de Benjamin l'émoustilla. Un ange, songea-t-elle. Enfin, ce bellâtre ne semblait pas insensible à ses formes, se réjouit-elle pour qu'il ait à nouveau daigné se retourner et lui sourire.

– Vous avez fini de jouer les jolis cœurs, on peut y aller maintenant ?

Vaugal finissait de s'essuyer les tempes après sa surcharge de travail. Aurore s'attarda encore sur le dos du magnifique Apollon. L'idée de donner une suite à cette rencontre faisait déjà son chemin. Elle courut sur les talons de son collègue.

– Je vous sens contrarié ?

– Pas du tout !

– Vous connaissez Benjamin Murat ?

– Ben, forcément, c'est le fils du maire.

Cette nouvelle lui infligea un froid instantané. L'adage *tel père tel fils*, allait-il stopper ses premiers sentiments ? Le premier magistrat de la ville ne lui avait guère plu avec son attitude misogyne et présomptueuse. Ce constat la fit s'interroger et ne cessa pas de lui ronger l'esprit. Physiquement et chose positive par excellence, ils ne se

ressemblaient pas. Quoique, en y regardant mieux, le bas du visage avait des similitudes, se désola-t-elle.

Aurore se remit automatiquement au volant. Rédiger l'article avec les photos était suffisamment important pour ne pas perdre de temps. Mais dès les premiers hectomètres, le moteur toussota. Le voyant d'alarme rouge était toujours allumé. Une fumée s'échappa tout autour du capot. L'étonnement n'étant pas de mise lorsqu'un danger vous est inlassablement affiché sur le tableau de bord, les deux journalistes se dévisagèrent tout de même. Un enchaînement de bruits suspects s'entendit et fit décliner la vitesse. Aurore dut se plier à la volonté du break et s'arrêta en roue libre sur le bas-côté.

– Il lui en aura fallu du temps à cette guimbarde, avoua Vaugal en secouant la tête avec un tendre soulagement.

Aurore haussa les sourcils puis sortit du véhicule. Elle ouvrit le capot et de la main, balaya le nuage de fumée et son odeur désagréable quand Vaugal se présenta avec un bidon d'huile.

– Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ?

Vaugal haussa les épaules et secoua la tête.

– Quelle question ? Je vais remettre de l'huile dans le moteur.

– Mais, il est trop tard ! Sans être une mécanicienne avertie, je sais que l'on doit refaire le niveau quand le voyant l'indique. Maintenant, le moteur a rendu l'âme !

– Vous me prenez pour une bille de maternelle ?

– Non seulement, ce que je vous dis, est une évidence. Mais en plus, c'est une faute grave d'entretien pour quelqu'un qui en a la charge !

– Je n'entretiens rien, moi !

– Vous m'avez pourtant dit...

– Vous m'avez pourtant dit que vous n'étiez pas blonde !

– Vous voulez vérifier ma touffe ?

– Je vous crois, je vous crois, mais avec les teintes maintenant, on vous fait croire ce que l'on veut. Et je vous crois assez maline pour vous dissimuler derrière un faux-semblant de ce genre. Mais Vaugal, vous ne l'aurez pas comme ça !

Fatalement, Aurore finit par en rire. Ce type était d'une mauvaise foi extravagante.

– Ce n'est pas la peine d'être galbée comme une arbalète pour ne rien entretenir d'intelligent dans un si beau moule, reprit-il. Puisque vous n'avez rien compris, je vais vous expliquer. J'ai la responsabilité du carnet d'entretien, hein ? Là, vous suivez ? C'est moi qui emmène les voitures du boulot au garage quand il le faut. Voilà, c'est pourtant d'une simplicité. Pfff... !

– Eh bé !

– Bon, maintenant, je fais le plein d'huile pour que l'on ne m'accuse pas de négligence et que ce ne soit pas préjudiciable à mon immense carrière. Ensuite on appelle la dépanneuse de mon ami. Et normalement, si la logique est respectée, on a un véhicule neuf, dès lundi. Avec quoi ? Je vous le donne en mille ! Avec la CLIM ! C'est

bon, ça tourne là-dedans, charria Vaugal en faisant tourner le bout de son index sur sa tempe.

À la fois catastrophée et scandalisée, Aurore se passa la main sur le front, la bouche entrouverte.

– Tout le monde se plaint de cette foutue bagnole, mais personne ne fait rien. Même un voleur n'en veut pas. J'y ai pourtant laissé les clés de contact dessus, le type n'avait plus qu'à se servir.

– Mais qui pourra avaler une chose pareille ?

– Bah..., Jean-Charles ! Je lui ferais avaler une couleuvre pour une saucisse. Il est con ce Jean-Charles, hein ? C'est vrai ça !

– En tout cas, n'allez pas dire que c'est moi qui ai cassé la voiture.

– Meuh non, pour qui me prenez-vous ?

– Je suis parfois dubitative sur vos allégations grossièrement mensongères et pourtant crédibles dans l'esprit de certains. Alors maintenant, je me méfie.

– C'est toujours pas moi qui étais au volant et qui appuyais sur l'accélérateur comme une malade.

– Vous êtes ignoble.

– La vie est ignoble ! Le monde est ignoble ! Je ne suis qu'une minuscule goutte de l'ignominie !

– À force d'insister, vous allez tout faire déborder...

Concernant les paroles du substitut, Aurore avait le mot judiciaire ancré dans sa mémoire. Dans son plaidoyer, il avait déployé l'habituel langage laconique lié à sa profession. Par inexpérience ou trop de précipitation, un lapsus, n'était-il pas révélateur ?



## Chapitre cinq

La fatigue gagnant, elle ressentait une désagréable sensation de lourdeur dans les jambes. Aurore récapitula sa journée. Et cet effroyable inventaire lui recommandait du repos. Le voyage de ce matin un brin stressant, son arrivée au *Mestinois* avec la présentation du personnel, puis l'évènement au domaine du Bugey et sa cohorte de questions, puis enfin la rencontre du beau chevalier avec cette tentation de s'attacher ses faveurs. La panne avec pour conséquence un déjeuner sur le pouce n'avait été qu'un détail. Dans l'après-midi, Vaugal lui avait confié la rédaction de l'article avec son degré de mystère.

Après ces quelques minutes de réflexion, elle s'abandonna dans le creux du canapé. Madame Vaugal rythmait les sujets de conversation pour dire sa difficulté à lui trouver un logement en un temps record. Cette petite femme, toute rachitique mais énergique et au demeurant sympathique, constituait une énigme. Comment pouvait-elle supporter son mari ? Non seulement, la médaille du mérite s'imposait, mais y ajouter le prix de l'excellence semblait une juste récompense. Le portrait de leurs trois grands garçons affiché au mur de la salle à manger symbolisait l'affection qu'elle leur portait. Malgré une certaine irascibilité envers leur père, une tendre communion pour sa moitié était palpable. Des enfants, maintenant indépendants et disséminés un peu partout, soulageaient ces gens des lendemains incertains. Et puis deux petits-enfants, encore des mâles, avaient agrandi la

famille. Pour finir, les belles-filles n'avaient pas apporté une grande complémentarité familiale.

Vaugal venait d'apparaître avec un grand tablier de chef cuisinier sans sa toque. L'odeur d'une bonne cuisine embaumait la maison. Son regard amusé se porta vers un visage somnolant et résistant tant bien que mal pour ne pas sombrer.

– Bébé ! Tu veux bien aller nous chercher du pain. Ensuite, nous pourrons bientôt passer à table parce que la p'tite va tôt ou tard nous échapper.

– Oh non, je suis encore avec vous ! se rebiffa Aurore en se redressant promptement.

Les Vaugal se retranchèrent derrière un sourire de complicité. Evelyne se leva. En se retirant, elle avait glissé une caresse à son homme. Le style rustique de l'ameublement collait à l'idée que l'on se faisait de la personnalité des propriétaires. À peine sa femme sortie, l'approche de Vaugal avait emprunté le circuit de la fourberie.

– Mademoiselle, un p'tit apéro ?

– Bof !

– Je vous amène ça.

Aurore dressa les sourcils. Elle n'avait pourtant rien réclamé puisqu'elle n'en était qu'à l'étape de la réflexion avec une connotation plutôt négative. Rapidement et prestement, Vaugal revint avec deux verres et une bouteille sous le bras.

– Un p'tit Martini, lui tendit Vaugal, insistant d'un hochement de tête.

– Merci, et vous, qu'avez-vous pris ?

– Un malt d’Écosse qui se laisse boire, mais *Chut* ! Ma femme n’aime pas que ce beau pays soit soumis à mon palais. Allez savoir pourquoi ? Je vous en remets une petite goutte parce que je n’ai pas voulu vous le remplir, proposa-t-il en tendant la bouteille.

– C’est bon, dit-elle, couvrant son verre de la main.

– Je sais que c’est bon.

– Monsieur Vaugal, nous n’avons pas la même interprétation du bon.

– Ah bon ?

Elle arbora une mine amusée puis bâilla, tentant d’en masquer l’effet de la main.

– Ce soir, vous n’allez pas faire de vieux os, hein ?

– Ah ça, oui ! Je vais juste défaire mes valises pour prendre une paire de draps et au lit.

– Vous allez bien dormir. À Mestin, c’est d’un calme, vous verrez.

– Bien sûr, et pour mon premier jour, on y découvre déjà un cadavre...

– Bon, bon..., juste une question de circonstances.

– Oui, naturellement.

– Partout où vous passez, vous portez la guigne, vous ! Non ?

La porte d’entrée s’était ouverte puis refermée énergiquement. Evelyne venait de satisfaire l’exigence française dans l’élaboration d’un repas. Elle apparut et finit en suspens devant son mari, les yeux écarquillés. Vaugal suivit son regard. Le verre dans sa main monopolisait manifestement ce mélange de stupéfaction et de consternation.

– Oh ça ? Justifia-t-il en montrant son breuvage. C'est la p'tite qui a bien voulu une p'tite mise en bouche, alors, je l'accompagne.

– Tu n'as pas honte de mettre cette charmante jeune femme dans l'embarras avec tes mesquineries !

– Laissez Evelyne, je me suis forgée une carapace en peu de temps avec Monsieur Vaugal.

– Appelez-moi Pierre, rectifia-t-il d'un air badin.

Sans conviction, Aurore prit acte de la proposition.

– J'avais juste compris que vous ne vouliez pas vous compromettre dans l'alcoolisme, surenchérit-il. Une femme ne s'exprime que par codes, c'est connu. C'est vrai ça ! Hein bébé ? Et boire, correspondait bien à votre désir le plus profond.

Aurore sourit.

– Pour une fois, je vous ai suivi. Vous avez dû capter ma pensée d'hier ou bien celle de demain.

– Non, non, non, je ne me suis pas trompé de jour.

– Passons à table, ordonna Evelyne visiblement rompue au discours potache. C'est prêt, dégaina-t-elle avec une visible irascibilité.

– On n'attendait que toi, bébé.

Ils passèrent du salon à la salle à manger. Dans ce mouvement anodin, le contenu d'un verre avait pris du volume comme par l'effet d'une fâcheuse dilatation. Le glaçon avait fondu, s'était-il justifié au regard noir de sa femme.

Le défilé des plats la régala. Le talent de Vaugal pour les saveurs et les arômes n'était plus à démontrer.

– Après une journée de travail, où trouvez-vous l'énergie pour cuisiner aussi bien ?

– C'est d'abord une question de rythme.

Aurore s'étonna de la réponse et dévisagea Vaugal avec insistance.

– Commencez doucement, même très doucement votre journée, et vous prolongez votre capacité à bien faire.

– Eh bé, c'est une réussite. Félicitations !

L'orgueil illumina le visage du complimenté.

– Prenez par exemple, le cas de Jean-Charles.

Une obsession, pensa Aurore.

– Il est con ce Jean-Charles, hein ? Bon, je l'aime bien, c'est un brave type. Un peu con, c'est vrai, mais brave. Hein, le matin, il arrive, il court partout, il vous brasse l'air à vous enrhummer les sinus et le cerveau pour finir énervé à la fin de la journée comme un mec qui n'a rien branlé. C'est vrai ça ! Moi, je suis toujours content de mon travail et je finis toujours à l'heure. Des fois, son bureau est encore allumé jusqu'à des dix heures du soir. Moi, il y a longtemps que j'ai plié bagage en laissant toutes ces conneries pour le lendemain.

– Vous n'avez pas les mêmes responsabilités...

– Ni la même paye !

– Justement, vous étiez où cette après-midi ?

– Au garage, pardi ! J'ai attendu la voiture et c'est long. Là, je vous l'accorde.

– Et le diagnostic ?

– Il faut changer le moteur et la clim. Tout est mort.

– La clim, on le savait. Et vous avez attendu toute l’après-midi pour vous entendre dire ça ?

– Ne préféreriez-vous pas rédiger l’article ?

– Vous me l’avez proposé, que je sache.

– Je ne suis pas con ! Pis, vous me faites tous rire à la rédac. Mais personne ne veut prendre ma place. Et puis, *mécano*, c’est un copain d’enfance. Alors bon, c’est vrai, des fois on musarde un peu, mais toujours dans un bon esprit.

– Oui, j’imagine.

– Ah, tout de même, il vous en faut du temps pour comprendre ma difficile position à la rédac.

Une crise de rire éclata. En douce, Vaugal venait de se resservir un verre de vin.

– Vous devez manquer à vos trois garçons ?

– Je ne sais pas, en tout cas ils ne nous téléphonent pas souvent.

– Appelez-les !

– Ils ont chacun leur vie, on ne veut pas les déranger, coupa Evelyne avec une pointe de mélancolie.

– Une fille aurait été plus attentionnée, reprit Vaugal en sirotant son verre.

– La quatrième aurait été peut-être la bonne, vous auriez...

– Pierre ne demandait que ça. Et si ça avait été encore un garçon ? Non, pour moi, le sacrifice était bien trop grand. J’avais trouvé ce travail de bibliothécaire. Je l’aurais certainement perdu si..., et puis j’avais assez changé de couche..., non, non, vraiment...

– Quand je pense à tout ce sperme perdu, glissa un homme dans un moment d'égarément, certainement lié aux vapeurs d'alcool qui atomisaient sa lucidité.

– Pardon ! protesta Evelyne en se penchant sur son homme avec de gros yeux.

– Hein ?

– Tu ne me l'avais jamais faite celle-là !

– Ben, il faut bien un début à tout.

– Et le plaisir, qu'en faites-vous ? ajouta Aurore dans l'addition de la consternation.

Occupé à poursuivre le dialogue, Vaugal n'eut pas le temps de remplir son verre que sa femme lui retira la bouteille des mains.

– Tu as assez bu quand j'entends des âneries pareilles !

– Que pensez-vous de Benjamin Murat ? Osa la jeune femme afin de briser ce début de scène de ménage.

En plus, un petit renseignement ne coûtait rien. Mais elle se sentit bizarrement fébrile pour en approfondir le sujet.

– C'est un gentil garçon, avoua Evelyne.

– Quel âge ?

– Vingt-huit, je crois, la classe de notre aîné.

– Trois de plus que moi, commenta Aurore dans un gloussement révélateur de l'intérêt porté au jeune homme. Et quel métier exerce-t-il ? reprit-elle avec sérieux pour se détourner sensiblement d'un attachement trop visible.

– Il est le propriétaire d'une agence immobilière deux rues plus loin.

La nouvelle l'émerveilla. Il lui serait facile de l'approcher en prétextant vouloir changer de logement.

– Il est..., enfin, je veux dire s'il est...

– Célibataire ? Mais oui..., aux dernières nouvelles, il l'est, se réjouit Evelyne. Vous feriez un joli couple, si je peux me le permettre.

Aurore se pinça les lèvres en s'imaginant voir le Prince charmant dans les traits du beau Benjamin Murat.

– Il a eu beaucoup de petites amies ?

– Ah ça, il est encore loin du tableau de chasse de son père mais il en a levé quelques-unes dans le pays, le bougre.

Evelyne haussa les épaules.

– Vieux jaloux ! Il est beau, riche, de quoi s'attirer les plus belles femmes. Il en a profité et il avait bien raison. Avec l'âge, la sagesse lui commandera de fonder un foyer. Pour moi, il est maintenant mûr pour une histoire sérieuse. Mademoiselle, vous arrivez à point nommé.

Aurore sourit à la flatterie. En repoussant le perfectionnisme religieux, Evelyne proposait admirablement le droit de plaire et son tempérament la rendait merveilleuse à ses yeux.

– Tu te crois au pays des merveilles, bébé, ou quoi ?

Allongeant le bras, Vaugal tenta de récupérer la bouteille que sa femme lui retira illico et définitivement en la gardant sous le coude.

– Tu ferais mieux d'aller te coucher, vieux cochon !

– Ouais ! Mais, tout est bon dans le cochon.

– Un bon cochon, pas du genre à mariner dans le pignard !

Les éclats de rire résonnèrent. Sur cette incartade, un petit café clôtura la soirée. Et bientôt, le minuit sur la pendule s'afficha. Aurore embrassa chaleureusement le couple et quitta leur domicile avec bien plus de certitude. Un bon quart d'heure de marche à pied séparait les deux logements.

Lorsqu'un homme sortit de l'ombre sans prévenir, un brin de frayeur la saisit.

— Benjamin ! le reconnut-elle à la lumière d'un réverbère.

L'angoisse disparut et fit place au soulagement.

— Vous vous êtes déjà familiarisée avec mon prénom ?

— Ici, je me sens déjà comme dans une famille.

— Vous vous sentirez de mieux en mieux à Mestin.

Il s'était approché d'elle jusqu'à l'effleurer. Aurore frissonna. La fraîcheur de la nuit lui tombait sur les épaules. Elle croisa les bras et rentra le menton en grelotant sensiblement. Il lui frotta les épaules avec délicatesse et suffisamment d'énergie pour la réchauffer. Elle leva ostensiblement la tête. La fatigue avait gonflé ses pommettes et creusé ses joues. Benjamin s'empressa d'embrasser sa main. Elle s'en réjouit avant qu'il ne s'exerce au baiser langoureux. Elle s'abandonna au vertige et ferma les yeux de plaisir. Il sentait admirablement bon. Sa bouche humide lui réchauffa le cœur. La vie tourne si vite. Célibataire depuis plusieurs mois, la voilà, au premier jour d'une nouvelle ère, noyée dans un mélange de salive qui l'amenait à ne plus réfléchir. Une main lui pelota allégrement les fesses. Ce geste brutal la contraria. Peut-être

trop vite, trop tôt, ce manque de préliminaires et de tendresse ou le désir de ne pas céder à l'arrogance d'un séducteur réfréna quelque peu son envie. Elle se dégagea de l'étreinte avec autorité. Il eut l'humilité de céder et de ne pas en rajouter.

– Comment saviez-vous où je passais la soirée ?

– Même sous la torture, je ne trahirai pas mon indicateur.

L'espièglerie l'apaisa. Benjamin voulut plonger ses lèvres dans son cou. Testait-il son degré de disposition au libertinage pour se faire une idée sur sa personnalité ?

– Vous avez attendu longtemps avant que je ne sorte, demanda-t-elle en se dégageant.

– Pourquoi cette question ?

– J'ai un énorme besoin de me rassurer.

– En général, un dîner se termine entre 23 heures et minuit. J'ai donc prévu notre rencontre entre ces deux moments.

Cette déduction reflétait une forme de pugnacité et d'intelligence. Elle se laissa embrasser à nouveau. L'initiative la grisa. Fougueusement, elle lui prit la tête à deux mains et écrasa ses lèvres contre les siennes. Elle sentit son excitation. Il passa sa main sous son débardeur. Son hésitation à glisser ses doigts dans le soutien-gorge ne s'éternisa pas longtemps. Sans doute remué par l'exaltation, il palpa vigoureusement ses seins. Aurore le repoussa énergiquement. Respiration forte avec un regard perdu de surprise, il semblait extrêmement déçu.

– J'ai besoin d'un peu de temps pour aller plus loin, lui dit-elle d'un ton ferme sans une once de concession.

– Je comprends, se résigna-t-il.

– À propos, vous avez des nouvelles du cadavre de ce matin ?

Il fronça les sourcils. Était-il surpris ou plutôt embarrassé par le sujet ?

– Euh..., non !

Elle vit dans son regard qu'il s'efforçait d'en dire le moins possible.

– Que faisiez-vous avec les officiels ? Vous n'êtes pas gendarme.

– Je n'étais pas là par hasard. Je travaille en étroite collaboration avec la mairie pour vendre les parcelles de terrain aux différentes entreprises intéressées par le dynamisme de notre ville.

– N'y a-t-il pas là un conflit d'intérêt dans cette histoire ou plutôt une certaine connivence puisque votre père est le maire ?

– À ma connaissance, personne ne s'en est plaint ! Les appels d'offres ont été étudiés et validés par le conseil municipal. Je ne vais pas toujours m'interdire de travailler avec eux sous prétexte que mon père en est le patron.

– Ce matin, le procureur n'a pas tout dit, n'est-ce pas ?

– Vous êtes de nature curieuse.

– Oui et il faudra vous y faire.

– Les autorités se veulent prudentes. Ça se comprend. Je vous rassure, à Mestin, rien n'est caché et ne sera caché.

– Vraiment ?

– Pourquoi ? Vous en doutez ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, perdant de sa lucidité. Mais la réplique de Benjamin lui suffit. N'avait-il pas été assez spontané pour qu'elle le croie sincère et honnête. L'échange vif avait stoppé net les embrassades. Il avait trop baissé les yeux pour qu'elle croie qu'il veuille maintenant faire l'amour avec elle.

— Je vais vous raccompagner jusqu'à votre porte.

Elle trouva l'issue raisonnable. Sa belle gueule pouvait justifier toutes les audaces, mais elle préférait s'abstenir. Son pouvoir de séduction ajouté à l'aisance financière dont apparemment il jouissait, lui apportait suffisamment de faveurs, pour certainement se croire irrésistible. Succomber aussi vite ne la servirait pas. Un silence s'installa. Il boudait, crut-elle lire à travers sa mine déconfite. Lui avait-on jamais dit non ? Elle aurait parié qu'il était fils unique.

— Vous avez des frères et sœurs ?

— Un frère aîné, et vous ?

*Ses parents ont dû chouchouter le petit dernier.*

— J'ai deux frères et une sœur. Je suis la benjamine.

Cette dernière constatation lui frappa l'esprit, finissant de la convaincre de ne pas le juger sur un critère aussi élémentaire. Et puis, n'avait-elle pas eu aussi tendance à être davantage coucounée par les plus grands.

Aurore lui prit sa main pour se faire pardonner et laver sa mauvaise conscience. Le diable l'accepta sans rechigner. Il la dévisagea prudemment. La séduisante lui renvoyait-elle de la frivolité ? Ses parents l'avaient toujours décrite sans concession pour autrui, dure, réactionnaire dans ses idées et plutôt excessive dans ses propos ; mais

aussi, d'une détermination à effacer les méchantes taches auxquelles la vie peut vous exposer. Ce type était vraiment craquant. Comment en vouloir à toutes celles qui se sont laissé submerger par leurs envies les plus torrides ? Ils arrivèrent à l'entrée de son immeuble. Les gestes empruntés se succédèrent.

— Je viens vous chercher, demain, ici. Dix-neuf heures, ça vous ira ?

— C'est parfait.

Regard détaché avec un petit sourire courbant délicatement ses lèvres, il finit par tourner les talons dans une attitude nonchalante qui n'avait rien de chaleureux pour un amoureux. Aurore en fut un peu déçue, comme si une insuffisance affective s'était fait ressentir.

— Et si j'avais besoin de vous joindre ?

Il s'était retourné prestement.

— Même si un moustique se mettait entre nous, je saurais y faire face.

Aurore se précipita sur lui et l'embrassa à pleine bouche. Surpris, il ne sut réagir qu'elle s'était déjà enfermée chez elle.

Mais Aurore avait aussi captivé d'autres regards. De désenchantement, les deux hommes avaient soupiré en regardant la scène sur leur écran de contrôle. *Ce salopiot de Benjamin Murat avait encore fait une nouvelle conquête !*